

AVIS

SUR LA CONSERVATION

DES DENTS.

AVIS
SUR LA CONSERVATION
DES DENTS,

ET SUR LES MOYENS D'EN CALMER LES DOULEURS,

AVEC UN APPENDICE

Sur le perfectionnement des dents artificielles, et des instruments à l'usage du dentiste;

PAR VICTOR SAUCEROTTE,

DENTISTE, CI-DEVANT A MOSCOU, ÉTABLI MAINTENANT A PARIS.

SECONDE ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE L. G. MICHAUD,

RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

M. DCCC. XIII.

A MON PÈRE,

De l'Institut impérial de France, de la société de Médecine de Paris, de celle de Bruxelles, ancien Chirurgien en chef, et membre du Conseil de santé des armées, etc.

Deux sentiments bien profonds, l'amour filial et la reconnaissance, me portent à vous dédier cet opuscule : le premier, comme au plus tendre des pères ; le second, parce que vous avez dirigé mes premiers pas dans l'art de guérir. N'ayant pas l'espoir de vous égaler dans toutes les parties d'une science si étendue, et qui vous doit beaucoup de ses progrès, j'ai borné mes dernières études aux maladies de la bouche et aux opérations qu'on y pratique. La confiance qu'on m'a témoi-

gnée à Moscou, les succès qui ont suivi mes traitements et mes opérations, je les dois aux fruits de votre longue expérience, à la richesse de vos méditations, à l'exemple de votre dextérité, et à votre réputation. C'est à cette dernière que je dois l'accueil favorable que j'ai reçu à Moscou et à Paris, des hommes très distingués dans l'art de guérir. Puisse ce travail, placé sous vos auspices, servir quelque peu à l'utilité publique! En le composant, j'aurai rempli deux devoirs bien doux: celui de témoigner au meilleur des pères et à un grand maître mon respect et mon attachement; l'autre, d'avoir cherché à mériter la continuation de la distinction dont le public veut bien m'honorer.

INTRODUCTION.

PENDANT les sept années que j'ai exercé mon art à Moscou, on m'a engagé à mettre au jour cet *Avis sur la conservation des dents.* Il est le fruit de mes observations et de l'étude que j'ai faite de cette partie, faible branche de l'art de guérir, mais intéressant cependant la société sous beaucoup de rapports très essentiels:

Le premier, en ce que le bon état de la bouche contribue directement à une bonne santé en facilitant la mastication, et par conséquent aidant à la digestion.

Le second tient à l'usage important de la voix et de la parole, qui agissent si puissamment sur notre ame pour la persuader.

Le troisième, en ce que les dents sont un ornement dont la privation et l'altération nous donnent la pénible pensée de notre prochaine décomposition, ou au moins d'une vieillesse prématurée. Ce der-

nier cas, c'est-à-dire celui où l'âge n'a pas contribué à cette destruction de la bouche, que le dentiste peut arrêter ou prévenir, sera celui sur lequel j'appuierai, en prouvant qu'une négligence, souvent impardonnable, dans l'éducation physique des enfants, en fait de bonne heure de jeunes vieillards, dont il semble que la bouche soit oubliée comme une partie inutile, elle qui contribue à nos jouissances journalières, et qui est le foyer où se préparent sans cesse nos moyens de conservation.

Les dentistes modernes ont écrit pour reculer les bornes de l'art. Entre leurs mains savantes, il est sorti de l'espèce de barbarie où l'ignorance et le charlatanisme le maintenaient. Après les écrits de tels maîtres, je n'aurai pas la prétention de présenter de nouveaux moyens curatifs et préservatifs ; je me bornerai à faire part de ceux qui m'ont valu les succès que j'ai obtenus dans ma pratique, laquelle, par la variété des pays où j'ai exercé, m'a donné la faculté de faire des observations, que

n'ont pas été à même de faire ceux qui ont écrit avant moi.

J'ai reçu, depuis mon arrivée à Paris, des marques de bienveillance qui me laissent espérer pour cette seconde édition (1) un accueil favorable du public, qui verra, dans ce travail, le désir que j'ai de lui être utile.

J'ai divisé cet opuscule en huit chapitres, pour ne pas forcer à la lecture du tout les personnes qui, pour leur utilité, n'auraient besoin que d'une partie ; je l'ai rendu le plus succinct possible, et n'ai parlé que pour les personnes qui tiennent à la conservation de leurs dents ou de celles de leurs enfants, et non pour les dentistes ; j'ai évité, autant que possible, de me servir des termes de l'art, qui ne sont pas toujours à la portée de tout le monde.

(1) La première a été imprimée à Moscou.

CHAPITRE PREMIER.

De la Germination des dents, chez les enfants, quelques mois après leur naissance. — Indices certains de leur prochaine sortie. — Moyens à employer pour la faciliter.

La marche lente, pénible et inconstante de la dentition semble nous donner la mesure des maux que la nature, et plus souvent notre négligence nous préparent : cet avis devrait nous suffire pour nous engager à faire usage des secours que l'art fournit pour faciliter le développement des premières dents, pour procurer et conserver une bouche saine.

Je vais d'abord faire part de mes observations sur la dentition des enfants, quelques mois après leur naissance.

Les indices du travail de la dentition, chez les enfants, sont, des insomnies, la salivation, le flux, la toux, des cris perçants, une soif ardente, les vomissements, la maigreur, une grande démangeaison et un gonflement aux gencives.

Les moyens que j'ai employés avec succès pour prévenir les effets douloureux et inquiétants d'une dentition pénible sont : de faire suivre à l'enfant, à la mère, ou à la nourrice un régime doux et émollient ; de tenir au premier le ventre libre, si, dans cette occasion, contre le cours ordinaire de la nature, il se trouvait constipé ; de ne jamais lui offrir de corps durs sur les gencives ; de lui faire mâcher des figues, qui lui conviennent sous tous les rapports.

Si l'irritation paraît considérable, on peut la calmer par des bains tièdes. S'il survient des convulsions, on peut appliquer aussitôt des sangsues et des sinapismes, qui souvent les ont terminées, ont ramené la tranquillité et facilité la dentition.

Je vais donner deux observations qui

pourront servir de guide à ceux qui, étant éloignés des secours, voudraient en administrer eux-mêmes.

Première observation.

Je fus consulté, dans le mois de janvier 1804, par une mère très inquiète sur le sort de son fils, âgé de onze mois, et qui n'avait encore que deux dents incisives à la mâchoire inférieure, dont la sortie avait été précédée de convulsions et d'un dépérissement notoire de l'enfant. Les symptômes qui, à l'âge de sept mois, avaient annoncé ces deux premières dents, se renouvelaient pour les deux grandes incisives supérieures.

L'inquiétude de la mère, qui avait perdu deux enfants à la même époque de la dentition, était à son comble.

Le docteur ordonna d'abord que la nourrice fût mise à un régime doux. Nous fîmes prendre, chaque jour, un bain tiède à l'enfant. Les six premiers furent d'une

demi-heure, et quinze autres de trois quarts d'heure (1).

Deux fois, dans l'espace de quinze jours, on purgea légèrement l'enfant avec du sirop de chicorée composé.

Quand il était constipé, on lui administrait, chaque jour, deux lavements émollients, et il buvait une eau d'orge légèrement miellée.

Quand il avait le flux, ce qui variait souvent, il buvait une eau de riz sucrée, et prenait, matin et soir, un lavement de la même eau, non sucrée, ce qui calmait ses coliques.

Par ce régime, suivi pendant vingt-un jours, les deux incisives supérieures percèrent sans accidents; et la mère, depuis cette époque, a renouvelé, avec succès,

---

(1) Ce dernier moyen m'a souvent réussi, dans les différents âges de la vie, pour calmer des douleurs de dents très violentes et périodiques dont on ne pouvait désigner précisément le siége, la bouche ayant beaucoup de dents gâtées, et la douleur ne se fixant pas sur une seule spécialement.

les mêmes moyens, aux apparitions de nouvelles dents.

Seconde observation.

Je fus appelé, le 9 décembre 1805, pour voir un enfant de neuf mois, qui avait quatre dents percées, deux incisives à la mâchoire supérieure, et deux à l'inférieure.

Il était dans les convulsions depuis plusieurs heures; j'introduisis mon doigt dans sa bouche, et je sentis les gencives des deux canines supérieures considérablement gonflées. Je ne doutai pas que ce ne fût là le siége de la maladie.

Je fis aussitôt poser des sangsues qui, sans rendre à l'enfant son état ordinaire, calmèrent beaucoup les convulsions.

Je jugeai que la nature opposait un obstacle insurmontable à la sortie des deux canines, ce qui me décida à faire une incision cruciale sur chaque dent, pour dilater les parties.

Le médecin ordonna une mixture cal-

mante, à laquelle on ajouta quinze grains de poudre de Guttette.

Le lendemain je revis le malade, que je trouvai entièrement calme ; et dix jours après, les deux dents étaient apparentes.

Pour ne pas trop m'étendre, je me bornerai à ces deux observations, dans lesquelles j'ai donné en résumé les moyens qu'on peut employer pour éviter ou calmer les accidents fréquents d'une dentition pénible. La nature doit faire le reste ; elle prépare, six ou sept ans après notre naissance, une nouvelle famille de dents. Les premières donnent au dentiste habile un aperçu qui le trompe rarement sur le développement des secondes.

C'est sur le premier temps de la vie que je chercherai d'abord à répandre quelques lumières, en indiquant les soins à prendre pour préparer une bouche saine, avantage dont on ne connaît tout le prix que quand on en éprouve la perte.

CHAPITRE II.

Des premières dents (dites de lait). — Soins à en prendre. — Leur chute. Leur remplacement à l'âge de six à huit ans. — Moyens à suivre pour que ces secondes dents naissent saines, et pour éviter qu'elles prennent de fausses voies, et n'offrent une difformité désagréable à la vue, et gênante pour la prononciation et la mastication. — Influence de la vaccine sur la constitution des dents.

J'ENTREPRENDS peut-être une tâche au-dessus de mes forces en voulant combattre des abus, réformer des préjugés; cependant les succès que j'ai obtenus m'ont donné l'espérance d'obvier un peu aux maux que ces abus engendrent. Il

faut du temps aux connaissances pour vaincre tous les obstacles qui s'opposent à leurs progrès. On sent aujourd'hui le besoin de perfectionner l'éducation physique, qui contribue pour beaucoup aux progrès de l'intelligence humaine.

Je commence en faisant une réponse à la question qu'on me fait journellement, pourquoi les paysans, qui n'emploient ni dentistes, ni poudres dentifrices, ont-ils de si belles et bonnes dents?

J'ai pu souvent observer que l'état des dents semble être l'indice de la fortune, et par conséquent, en général, de l'éducation plus ou moins molle de chaque individu.

Les enfants du peuple des campagnes naissent ordinairement robustes, et doivent l'existence à des pères sains, à des mères vigoureuses qui mènent pendant leur grossesse une vie laborieuse, qui les met à l'abri des maux attachés aux personnes d'un rang élevé. Ces femmes vivent d'aliments grossiers, mais succulents; elles ne connaissent ni l'art des ragoûts,

ni celui du confiseur ; et leur enfant est nourri du lait que la nature lui destine, et non de celui d'une mère empruntée. Ce genre de vie, je l'avoue, est le dentiste par excellence.

L'air vif et sain de la campagne, dont la pureté est maintenue par la présence du soleil et de la végétation, doit aussi être regardé comme une des causes qui contribue à la conservation des dents des villageois ; l'air étant l'aliment de tous les instants, et le plus nécessaire à l'homme, il doit avoir un effet puissant sur les dents et les gencives, qu'il touche, qu'il abreuve en passant et repassant dessus tout le temps de la vie.

Si je jette les yeux sur le peuple des villes, je vois des dents moins solides, des bouches moins fraîches, fruit d'une éducation moins agreste, et de préjugés sur lesquels les artistes ne peuvent rien. Ne pouvant ni réformer les mœurs, ni s'opposer aux usages reçus, au moins doit-on faire tout ce que le perfectionnement de l'art offre pour prévenir ou

arrêter les progrès du mal qui souvent, dans sa naissance, est facile à réparer, mais qui, négligé quelque temps, laisse des traces profondes d'une décrépitude anticipée, eu égard à la carrière qu'on doit parcourir.

La nourriture des enfants doit être saine; leurs repas doivent être réglés. Il convient d'éloigner d'eux les ragoûts trop épicés, et surtout les sucreries. Il leur faut des boissons tempérées, et non trop chaudes ou trop froides, parce qu'on peut, par celles-ci, amener l'irritation sur les dents, partie si délicate. Leur appétit ne doit être ni provoqué par des mets recherchés, ni satisfait avec profusion. L'exercice doit contribuer à développer leurs organes, et à leur assurer une constitution robuste, dont un des résultats est de procurer de bonnes dents.

Les premières ne doivent donner que peu d'inquiétude sur la naissance des secondes, quant à leur arrangement. J'ai vu beaucoup d'enfants dont les premières dents, mal placées, ont été

suivies par d'autres parfaitement arrangées.

Les soins à prendre des dents des enfants commencent du moment où ils mangent des aliments autres que ceux de leur toute première enfance.

De l'eau un peu tiède et une brosse très douce, dont on fait usage chaque matin, après le déjeûner, suffisent pour entretenir une parfaite propreté dans leur bouche.

Les personnes chargées de l'éducation physique des enfants doivent souvent regarder toutes leurs dents, pour s'apercevoir si quelques-unes se gâtent ou chancellent, et toucher les gencives pour juger si de nouvelles dents, gênées dans leur accroissement par celles qui existent déjà, ne cherchent pas à prendre de fausses voies.

Dans ce dernier cas, on doit faire ôter la dent qui s'oppose à la sortie de celle qui doit lui succéder : cette seconde, vu son utilité, et la durée qu'elle doit avoir, exige le sacrifice de la dent de lait,

quelles qu'en soient la solidité et la netteté.

Souvent la sollicitude maternelle fait retarder cette opération indispensable; mais ce retard fâcheux provoque dans la bouche un désordre que souvent l'art ne peut guérir que par des moyens infiniment plus longs et douloureux.

La bouche des enfants demande une surveillance presque journalière. Les dents de ces jeunes plantes se développent avec une telle rapidité que, s'il s'est passé un mois sans en examiner les progrès, on est surpris d'en voir de nouvelles, d'autres chancelantes, d'autres gâtées. Alors on doit faire tirer celles qui sont dans ces deux derniers cas, parce que, si un enfant garde une dent sur laquelle la carie ait fait de grands ravages, elle lui procure une haleine désagréable, rebutante, et un mal plus grand encore, car j'ai observé que des dents de lait, cariées à l'époque de la seconde dentition, ont très souvent procuré au sujet de secondes dents viciées, dont il ne pouvait se servir que peu d'an-

nées, et encore étaient-elles accompagnées, dans leur existence, de douleurs insupportables. C'est un corps presque mort-né, dont le peu de vie est accompagné de douleurs aiguës, et qui exhale une odeur fétide.

De telles considérations seront, je l'espère, des mobiles assez puissants pour l'emporter sur la crainte et l'insouciance, et serviront peut-être à ne plus laisser oublier la bouche des enfants, et à empêcher qu'elle ne soit livrée à la surveillance de domestiques, souvent trop ignorants, ou trop peu zélés pour garantir des atteintes du mal ceux qui leur sont entièrement confiés. Je ne saurais trop me récrier contre cette confiance déplacée. Des parents seuls peuvent prendre assez d'intérêt à leurs enfants pour remplir cette tâche indispensable : j'appelle ici leurs soins et provoque leur tendresse. Qu'ils n'offrent plus à l'œil des enfants qui, à quinze ans, présentent l'image pénible d'une destruction qui ne doit être que le triste fruit d'un âge très avancé.

J'ai été consulté nombre de fois par des jeunes gens sortis de la surveillance des personnes chargées de leur enfance, et sentant le besoin de se conserver les dents, et de veiller à la propreté de leur bouche. Plusieurs m'ont douloureusement avoué que jusqu'alors la nature seule avait fait, pour cette partie d'eux-mêmes, tous les frais de leur éducation physique. Aussi trouvais-je des bouches dans un tel état de délâbrement, qu'il m'est arrivé souvent de douter du succès de mes soins, quoique l'expérience que j'ai acquise m'aidât à les diriger convenablement.

Les dents chancelantes doivent être aussi arrachées, parce que leur présence nuit souvent à l'accroissement des autres. Elles irritent les gencives, les rongent, amènent quelquefois la suppuration, et donnent aux enfants des douleurs vives, surtout en mangeant.

Dès le moment qu'on s'est aperçu que l'eau tiède ne peut plus suffire à la parfaite propreté des dents des enfants, et qu'elles

commencent à se charger de tartre (effet des digestions devenues plus laborieuses par la multiplicité et la recherche des mets), on doit alors, quel que soit leur âge, leur faire employer, chaque matin, avec la brosse humide, de la poudre dentifrice, et faire choix de celle d'un dentiste habile, pour préserver cette partie utile et agréable d'une altération que pourrait amener l'usage des remèdes prônés et vendus par le charlatanisme.

Je ne donnerai qu'une seule observation sur le besoin urgent de faire tirer les dents gâtées des enfants, surtout à l'approche de la seconde dentition.

Observation.

Je fus appelé, le 25 février 1804, pour voir un enfant de six ans, dont presque toutes les dents étaient cariées, plusieurs même enfoncées dans les gencives et très peu visibles, tandis que d'autres perçaient la même partie, dans différents sens, et répandaient une odeur extrêmement désa-

gréable, provenant de la carie et de la suppuration répandue sur plusieurs endroits des gencives. L'enfant souffrait très fréquemment de violentes douleurs de dents, et éprouvait toujours en mangeant une inquiétude qui le forçait à ne se nourrir que d'aliments d'une facile mastication.

Lorsque j'eus examiné cette bouche, on me demanda mon avis. Je répondis que, si l'enfant était assez courageux pour se laisser tirer toutes les dents gâtées, et suivre à l'avenir un régime plus sain, j'avais l'espérance de lui procurer des secondes dents d'une bonne nature.

Dois-je dire que je trouvai plus d'obstacles chez les parents que près de leur fils, qui montra beaucoup de résignation, fruit sans doute de ses longues souffrances?

La mâchoire supérieure offrait sept dents entièrement gâtées, et l'inférieure six.

Je crus devoir commencer par la partie la plus malade, et celle qui faisait éprouver de plus grandes douleurs.

En trois séances, dans l'espace de huit jours, je tirai les sept dents cariées de la mâchoire supérieure, et j'ordonnai un gargarisme approprié, pour déterger les gencives et leur rendre leur vigueur.

La mâchoire supérieure n'offrant plus de dents cariées, je me proposai d'opérer sur l'inférieure; mais quel fut mon étonnement, quand les parents me déclarèrent qu'ils ne permettraient pas que je continuasse! Malgré toutes mes observations, ils persistèrent dans leur décision, et je fus forcé de me soumettre à leur avis.

Le 10 avril 1806 (c'est-à-dire vingt-six mois après mon opération), le hasard me procura l'occasion de voir l'enfant, sujet de cette observation; je regardai sa bouche, et je vis avec plaisir que les sept dents que je lui avais arrachées étaient déjà remplacées par six autres très saines; mais ce fut avec peine que j'observai que la mâchoire inférieure, sur laquelle on s'était opposé à mes opérations, offrait quatre dents nouvelles, très jaunes, et disposées à une prochaine carie, outre

deux autres, aussi nouvelles, et entièrement gâtées. Le reste des anciennes était dans le plus mauvais état.

Cette observation étant la plus frappante de celles que m'ait offertes ma pratique, je m'y bornerai. Elle montre les résultats les plus heureux arrivés sur la partie opérée ; tandis que l'autre partie, négligée et abandonnée à la nature, prouve combien l'art peut faire. Mais il faut, pour entreprendre une opération aussi longue et douloureuse, que le dentiste ait jugé si la nature a besoin d'être aidée ; car il est des cas où l'on doit la laisser opérer seule, et où, comme une mère tendre, elle répare elle-même ses torts.

Je ne me livrerai à aucunes réflexions sur ce chapitre: je les laisserai aux parents qui chérissent leurs enfants.

La petite vérole exerce ses ravages sur les dents d'une manière manifeste, surtout quand elle porte avec elle de la malignité, et qu'elle arrive au moment de la seconde dentition. Aucune découverte n'a autant d'influence que la vaccine sur la

constitution des dents : nous devons à ce bienfait beaucoup de bouches saines qui auraient été altérées par la petite vérole, qui, par ses suites funestes, doit nous faire bénir un procédé aussi conservateur de la vie, que protecteur des agréments qui nous y attachent. Ces considérations doivent ne pas laisser hésiter à faire vacciner les enfants, et saisir le moment indiqué par le médecin auquel on a donné sa confiance.

CHAPITRE III.

Du redressement des dents. — Occasions où elles doivent être limées. — Abus de cette dernière opération. — Moyens de conserver les dents cariées.

La négligence dans l'extraction des premières dents, des habitudes défectueuses que prennent les enfants par le mouvement continuel de la langue ou la contraction des lèvres, et quelquefois la nature peu favorable dans l'arrangement des dents, amènent une difformité aussi gênante que désagréable à la vue.

Dans ces différents cas, on peut remédier à cette difformité. L'âge de douze à quatorze ans m'a paru le plus propre pour rendre à l'ornement précieux de la bouche sa beauté, et en même temps à la voix

toute sa netteté, puisque l'arrangement des dents influe sur la facilité et l'agrément de la prononciation et du chant. On doit saisir l'âge que je viens d'indiquer; car, à cette époque de la vie, les alvéoles (1) et les gencives sont encore comme une cire à laquelle on fait prendre, sans grands efforts, la forme qu'on désire.

Je condamne les dentistes qui, par désir d'opérer, ou par habitude d'être toujours de l'avis des autres, redressent ou liment des dents dont la nature, par le développement de son travail, aurait été le dentiste. On doit examiner d'abord si elle peut elle-même réparer la difformité, ou si l'art doit le faire : c'est là une circonstance essentielle dans laquelle les parents ne doivent pas donner légèrement leur confiance à quiconque se dit homme de l'art.

Les dentistes anciens n'exécutaient presque tous leurs redressements que par

(1) L'alvéole est la cavité osseuse, couverte par les gencives, où la racine de la dent est enchâssée.

des opérations douloureuses, et souvent au détriment de la solidité des dents sur lesquelles ils opéraient, et même de celle des dents voisines. Aujourd'hui les torts de la nature, ceux de la négligence, et les suites de mauvaises habitudes des enfants, sont réparés par des moyens doux qui n'exigent aucune opération douloureuse, quand il n'y a que des dents à redresser.

Je ne donnerai, à l'appui de ce que je viens de dire, que deux observations, afin de restreindre le plus possible le cadre de mon ouvrage.

Première observation.

Je fus consulté, dans l'hiver de la fin de 1804, sur les moyens à prendre pour remédier à la difformité de la bouche d'une jeune demoiselle de douze ans.

Elle avait les deux incisives inférieures du milieu entièrement renversées dans l'intérieur de la bouche, et deux autres dents derrière celles-là qui gênaient le mouvement de sa langue. En outre, elle

avait à la mâchoire supérieure deux canines et une petite incisive doubles qui lui élevaient la lèvre d'une manière extrêmement désagréable, et offraient par leur saillie, quand elle ouvrait la bouche, l'image d'espèces de défenses.

Les parents de cette jeune personne m'ayant témoigné de la confiance et donné pleine latitude, et elle-même étant d'une résignation, d'un courage et d'une douceur dignes d'éloges, je me chargeai volontiers de l'arrangement de sa bouche.

Je commençai par lui extraire les deux dents surabondantes et hors de rang qui gênaient le redressement des deux incisives renversées dans l'intérieur de la bouche ; ensuite je construisis une plaque d'or que j'appropriai de sorte qu'elle pût être appuyée d'une manière stable, mais sans blesser les gencives, sur la partie extérieure des incisives et des canines voisines des dents à redresser. Je perçai cette plaque et la fixai sur ces quatre dents, par le moyen d'un cordonnet de soie ; ensuite je fis à chacune des dents renversées une

ligature qui se rendait dans les trous de la plaque qui leur répondaient. Chaque deux jours je renouvelais cette ligature et l'assujétissais plus fortement à son point d'appui. Je prenais du cordonnet très sec, pour que l'humidité que la bouche lui donnait contribuât encore à le tendre et à redresser les dents. Ce fut par ce moyen qu'au bout d'un mois, les deux dents furent remises dans l'alignement des autres.

Je tirai, en deux séances, les trois dents superflues et hors de rang de la mâchoire supérieure.

Nota. La plaque que j'employai pour le redressement dont je viens de parler, gêna très peu la demoiselle ; elle ne l'empêchait pas de manger, et ne lui a pas causé la moindre douleur. Ses dents sont maintenant en bel ordre ; elle s'applaudit beaucoup de sa détermination à s'être laissée opérer.

Seconde observation.

Cette seconde observation, qui est le cas le plus simple du redressement des dents, montre aussi l'avantage et le succès de cette opération.

Un jeune homme de dix ans avait, ou par un jeu de la nature, ou par suite de quelqu'habitude de son enfance, les deux grandes incisives supérieures renversées de gauche à droite; et elles remplissaient, par leur renversement, la place de la petite incisive de droite, et s'opposaient à son accroissement.

Pour remédier à ce dérangement, je pratiquai sur les dents renversées une ligature avec du cordonnet; j'assujétis cette ligature à la petite incisive, à la canine et à la première molaire du côté gauche (je pris trois dents pour éviter tout déplacement de mon point d'appui); et après avoir renouvelé ma ligature tous les deux jours, pendant un mois, et resserré chaque fois le cordonnet qui attachait les dents ren-

versées aux trois de gauche, je parvins à ramener celles-là dans leur état naturel. Six mois après, parut la petite incisive de droite, qui n'avait pu se montrer jusqu'alors, à cause de l'opposition qui lui était présentée par le renversement des deux voisines; elle prit la place que la nature lui destinait, et qu'elle n'aurait pu avoir sans cette opération, bien simple par elle-même, mais dont on reconnaîtra facilement l'indispensable nécessité.

Je vais maintenant découvrir les risques que l'on court en se faisant limer les dents par des dentistes peu habiles qui veulent établir, aux dépens de leur solidité et de leur bon état, un ordre, une symétrie qui contribue, il est vrai, à l'embellissement de la bouche, mais c'est avec tant de préjudice, qu'on doit soigneusement rejeter cet avantage, s'il doit être acheté à ce prix.

Autant je suis ennemi de l'usage de la lime, quand on ne l'emploie que pour établir une parfaite uniformité dans la distance des dents, dans leur longueur, et

dans leur largeur, autant je la recommande pour arrêter les progrès de la carie.

Cependant les cas d'une grande difformité, et celui de la rencontre d'une ou de plusieurs dents trop longues sur celles de l'autre mâchoire, forcent d'employer ce moyen. Alors un dentiste expert doit ne faire que l'indispensable, et examiner avant tout si le remède ne sera pas pire que le mal. Il faut une grande connaissance de son art et une longue pratique, pour s'apercevoir, à l'inspection des dents, quel sera à peu près le degré d'irritation qu'on peut craindre, et si le canal dentaire (1) ne sera pas découvert par la portion qu'on veut enlever.

Mais un cas où l'on ne doit jamais hésiter à se faire limer les dents, c'est celui où la carie commence à se montrer sensiblement, surtout entre deux dents qui se

(1) Le canal dentaire est une cavité qui traverse la dent et qui renferme, outre les vaisseaux sanguins, un filet nerveux, organe de la sensibilité.

touchent. Il le faut, d'abord, parce que ce mal contagieux qui n'attaquerait qu'une seule dent, si elle était isolée, se communique aussitôt aux deux, à cause de leur contact immédiat; et ensuite il le faut encore, parce que l'on ne peut porter d'autre remède au mal, ni sans ce moyen maintenir la propreté, qui contribue beaucoup à ralentir les progrès de la carie.

Combien de bouches délâbrées seraient encore belles si on avait usé, dans le moment convenable, des préservatifs indiqués! Mais souvent une honte déplacée empêche de livrer sa bouche à un dentiste.

J'appuierai ce que je viens d'avancer sur l'opération du *limage* par deux observations, dont une en prouvera l'utilité, et l'autre les inconvénients attachés à son usage non raisonné.

Première observation.

Un jeune homme de vingt-deux ans me

consulta sur ses dents, toutes gâtées à la partie antérieure de la bouche ; il en avait sept de cariées à la mâchoire supérieure, et trois à l'inférieure ; et, parmi les sept du haut, quatre étaient à peu près à moitié rongées ; les autres l'étaient un peu moins. Il me demanda quels moyens conservateurs je pourrais lui indiquer. Je lui répondis que je n'en connaissais qu'un de certain, c'était de faire emporter avec la lime tout ce qui était carié. Il fut étonné et effrayé de ma proposition, et m'objecta qu'il ne lui resterait que la moitié de chaque dent. Je lui dis que dix demi-dents étaient préférables à la perte totale de cette partie utile, perte qui ne manquerait pas de lui arriver dans quelques années ; je le persuadai, et il se livra à mes conseils et à mes soins.

En deux longues séances, je parvins à lui enlever tout ce qu'il y avait de noir sur ses dents, et à les lui mettre entièrement à blanc.

Après mon opération, les distances entre les dents se trouvèrent moins larges qu'il

ne l'avait craint, parce que j'avais eu soin de ménager la partie antérieure de la dent, et de diriger la lime obliquement.

J'ai eu occasion de voir, quatre ans après, le sujet de cette observation, et je trouvai ses dents absolument dans le même état de netteté où je les avais mises. Il me dit que, pendant douze jours après que je l'eus opéré, il avait éprouvé un sentiment désagréable sur les dents limées, surtout quand il y portait de l'eau froide; mais je l'avais prévenu de cet inconvénient momentané, qui n'est rien auprès de la perte totale de parties aussi essentielles à nos besoins, à notre agrément, et à celui des personnes qui nous approchent.

Cette opération ne datait que de quatre ans; mais je pourrais en citer d'une époque beaucoup plus éloignée, et dont le résultat, également bon, s'est toujours maintenu le même. J'ai vu des personnes chez lesquelles on avait arrêté par la lime, depuis plus de quarante ans, les progrès de la carie, et dont les dents s'étaient toujours conservées. Il faut observer cependant qu'elles de-

mandent un soin particulier, comme d'être frottées deux fois par jour sur les parties limées, avec un linge mouillé d'un élixir spiritueux.

Seconde observation.

Une dame me consulta, au commencement de 1805, sur l'arrangement de ses dents, qui, sans être difformes, n'offraient pas, il est vrai, toute la symétrie qu'on aurait pu y établir ; mais d'ailleurs elles étaient d'une bonne constitution. Toutes étaient serrées, et les quatre canines se trouvaient plus longues qu'elles ne le sont ordinairement. Cette dame me dit que son intention était de se les faire toutes séparer par la lime, et de faire diminuer la longueur des quatre canines.

Je lui demandai si ses dents étaient susceptibles de s'agacer facilement lorsqu'elle faisait usage des acides. Elle me dit qu'oui, et qu'elle soutenait avec peine dans sa bouche l'eau froide ou l'eau un peu trop

chaude; que d'ailleurs elle était d'un genre nerveux très irritable. Je l'invitai, d'après ses réponses, à ne pas se faire limer les dents, ne jugeant pas cette opération indispensable, et prévoyant pour l'avenir, si elle avait lieu, une inquiétude pénible sur cette partie, et peut-être même une irritation continuelle à l'approche des aliments, de l'air extérieur, des boissons froides, chaudes ou acides. Malgré mes observations, cette dame persistait dans sa détermination, me disant qu'elle tenait beaucoup à la beauté de ses dents, et que chaque jour des personnes ayant les leurs serrées, les voyaient se gâter toutes avec une rapidité alarmante.

Je lui répliquai que, si véritablement elle tenait à la conservation de ses dents, il y avait un moyen d'éviter la contagion du mal, et même de le prévenir ; que, si elle voulait se donner la peine de n'y rien laisser séjourner, d'en prendre les soins que je lui indiquai, et que je rapporterai plus loin, que si elle voulait, dis-je, les examiner toutes attentivement une fois la

semaine, et faire venir un dentiste pour séparer celles entre lesquelles il commencerait à s'établir une teinte jaune ou noire, elle pourrait, par ces précautions, conserver ses dents, et n'aurait à faire limer que celles qui tendraient à se gâter. Mais elle me répondit qu'elle ne se sentait pas disposée à des soins si fréquents et si assujétissants; et, voyant mon éloignement pour cette opération, elle ajouta qu'elle se déciderait et me ferait prévenir de sa détermination définitive. Je fus un an sans la voir, parce qu'elle avait quitté Moscou.

A son retour, elle me fit mander. En m'approchant, j'aperçus ses dents dans un ordre plus régulier, et l'en félicitai; mais elle me dit amèrement qu'elle avait bien des regrets de ne pas avoir suivi mes conseils désintéressés, et dictés par l'expérience; qu'un dentiste, sans aucun examen, avait suivi ses désirs, et que, depuis cette époque, ses dents lui semblaient étrangères dans la bouche, et étaient sujettes à une très forte irritation. Ainsi l'expérience prouva que mes sujets de

crainte et de refus d'opérer avaient été très fondés.

Cette observation doit prouver, d'une manière évidente, qu'il est essentiel de ne pas prendre soi-même une détermination sur les opérations à pratiquer dans sa bouche, mais qu'il faut en laisser la décision à un homme de l'art, connu par sa dextérité, son expérience et surtout son désintéressement.

Les dents cariées qui ne peuvent ou ne doivent pas être limées, sont aussi conservées long-temps par une extrême propreté et en remplissant la cavité de coton imbibé de mon élixir dentifrice américain; on change matin et soir ce coton, qui par sa présence dans la carie, empêche les aliments d'y pénétrer, et diminue l'impression fâcheuse que l'air exerce sur cette partie. J'ai conservé depuis dix ans des dents cariées, non douloureuses. Quant à celles qui sont douloureuses, on doit prendre les mêmes moyens; mais, au lieu de l'elixir, on doit faire usage de mes gouttes balsamiques, connues par leur qualité

calmante et conservatrice : dans le dernier cas, on ne peut pas espérer de prolonger la durée des dents aussi long-temps que dans le premier.

CHAPITRE IV.

De la conservation des dents chez les adultes. — Soins à en prendre pour les maintenir en parfaite propreté. — Vraie manière d'en prévenir la carie.

C'est aux personnes livrées à elles mêmes que j'adresse ces conseils dictés par mon expérience et par mon désir d'améliorer et de conserver les dents.

C'est aux dames surtout que je les offre. Leurs agréments sont le précieux apanage de leur sexe et l'objet des hommages du nôtre ; mais ils ne peuvent être parfaits, ces agréments, sans de belles dents.

Chaque jour dans la société, on entend dire : Voilà une femme aimable, et qui serait jolie, si elle avait d'autres dents. Il en est bien peu qui ne pourraient, par des

soins et l'art du dentiste, éviter cette observation qui est de tous les pays, et faite souvent par ceux mêmes qui sont privés de l'avantage d'en posséder de belles; ce qui prouve avec évidence combien est désagréable la première impression que produit la vue du mauvais état de cette partie de la figure.

Un sexe fait pour plaire ne doit en négliger aucun moyen. Combien de demoiselles ne seraient pas restées telles, si leur abord rebutant n'avait éloigné ceux qui auraient désiré leur main! Combien de femmes doivent à leur bouche infecte et désagréable l'éloignement de leurs époux! L'art du dentiste trouve beaucoup plus à s'exercer sur les femmes que sur les hommes. Ces premières, à cause de leur constitution sanguine, du retard de leurs évacuations périodiques, de leurs grossesses, et de leurs tempéraments souvent frêles, sont disposées beaucoup plus à la carie des dents. A ces causes on peut joindre la mise généralement trop légère, et l'usage du blanc et du rouge, qui sont quelquefois

d'une pernicieuse composition, contenant des préparations de plomb ou de mercure.

Les hommes, quoique moins sujets à la carie des dents, offrent encore très souvent le spectacle d'une destruction prématurée, que les soins et la propreté auraient pu éviter, ou au moins éloigner.

La très mauvaise habitude de fumer du tabac donne une teinte jaune aux dents, les dispose à la carie en faisant naître des couches de tartre à leurs collets, et même sur toute leur surface. Beaucoup de personnes m'ont assuré qu'elles avaient contracté cette habitude pour calmer une douleur de dents. Je leur ai observé qu'elles les sacrifiaient toutes, ainsi que la fraîcheur de leur bouche, pour pallier une douleur dont elles auraient pu se débarrasser par plusieurs moyens curatifs, ou même par l'extraction, préférable à celui qu'elles employaient, puisque celui-ci peut entraîner la perte totale de la bouche. Beaucoup d'hommes aussi doivent, tant à cette cause qu'à toutes celles qui amènent la malpropreté de la bouche, l'éloi-

gnement de leurs épouses ou de celles dont ils désiraient l'alliance. La bouche est généralement le miroir de la bonne ou de la mauvaise santé, de la propreté ou de la négligence. Un dentiste bon observateur, juge, à son inspection, si la personne jouit d'une bonne santé, si elle est née saine, si elle a eu une enfance maladive. Sur le chapitre de la propreté ou de la négligence, tout œil un peu scrutateur juge sévèrement.

Paris me présente (proportion gardée) plus de bouches ébréchées que les autres villes d'une grande population. Outre les raisons d'insalubrité, etc., il existe dans cette capitale une cause principale de la perte des dents ; ceux qui liront mon ouvrage reconnaîtront à ce sujet la justesse de mes observations.

J'attribue une partie de la perte des dents à l'habitude d'un très grand nombre de personnes d'aller chez un dentiste pour se faire opérer. Cette démarche entraîne de graves inconvénients ; le premier, c'est que la distance, les occupations, les plai-

sirs, et surtout l'irrésolution qui accompagne la crainte d'une opération, font retarder une visite dont la peur grossit les douleurs et dont elle éloigne le moment; pendant ce temps d'hésitation, la douleur se passe, ou l'on oublie le besoin qu'on avait du dentiste, tandis qu'en l'appelant chez soi, convaincu de la nécessité de sa présence, on ne pourrait pas aussi facilement rétracter l'invitation qu'on lui aurait faite de venir. Une seule dent cariée servait de motif au projet d'aller consulter un homme de l'art : six mois après, de nouvelles douleurs ou l'augmentation visible des progrès de la carie, forcent à prendre un parti; on arrive chez un dentiste, qui, au lieu d'une dent, en trouve deux ou trois de gâtées, effet rapide de la contagion. Lors de la découverte de la première dent cariée, on aurait pu la conserver, maintenant on est obligé d'en tirer plusieurs, les moyens conservateurs ne pouvant plus être appliqués. Plus la décision d'aller chez un dentiste a été difficile à prendre, moins on veut revenir chez lui,

de sorte que, sans même prendre son avis, on fait extraire les dents pour terminer les longues douleurs qu'on a éprouvées.

Un second inconvénient, bien grand à mes yeux, d'aller chez un dentiste, c'est de sortir exposé à l'air et à l'humidité après une opération, ou même après s'être fait poser des dents artificielles, surtout celles à pivot : s'il survient une fluxion, on l'attribue quelquefois au mauvais succès de l'opération, tandis qu'on ne devrait l'imputer qu'à la démarche qu'on est obligé de faire pour retourner chez soi.

J'adresse quelquefois des reproches à quelques-unes des personnes qui m'honorent de leur confiance, sur leur peu de soin pour la netteté et la conservation de leurs dents. On me répond qu'on se les nétoie avec différentes matières au moins une fois par jour. D'autres disent qu'elles ne les touchent jamais, et se contentent de se rincer la bouche avec de l'eau, parce qu'une ancienne tradition leur a appris qu'on devait respecter l'émail des dents, susceptible d'être altéré par les re-

mèdes des dentistes, ou par leurs instruments.

Je vais répondre à ces erreurs et tâcher de les détruire.

Le soin des dents ne consiste pas seulement à les nétoyer chaque jour; mais on doit le faire, d'après l'avis de gens instruits, avec une poudre bien composée et employée convenablement; car un soin mal ordonné est souvent plus dangereux qu'une entière négligence. Ces poudres, dit-on, enlèvent l'émail des dents, et la main du dentiste armé de ses instruments est ennemie de leur conservation, et procure longtemps, à la suite de l'opération, un sentiment pénible dans cette partie, ce qui en prouve l'incontestable altération. — Si des dentistes maladroits ou ignorants, munis d'instruments dangereux, ont fait éprouver sur les dents, en les nétoyant, ces sensations désagréables, doit-on, parce que l'ignorance ou un mauvais choix dans l'opérateur ont causé un pareil accident, s'abandonner à la marche de la nature, qui n'est ici rien moins que conservatrice?

Quant aux poudres et liqueurs dentifrices, etc., j'en traiterai dans mon dernier chapitre, et je démontrerai combien on doit éviter l'enthousiasme de la nouveauté dans l'emploi de médicaments qui, au lieu d'être conservateurs, sont souvent de vrais destructeurs.

Les préjugés anciens sont bien difficiles à déraciner : il y en a qui portent les personnes à assurer qu'il est impossible de nétoyer les dents avec les instruments ou la poudre, sans les ébranler, enlever l'émail, et par conséquent hâter leur chute.

J'en appelle ici aux personnes sans prévention auxquelles j'ai nétoyé les dents, et qui font un usage journalier de ma poudre moscowite : une seule peut-elle se plaindre d'avoir eu les dents ébranlées, désémaillées, ou même agacées ? Je puis dire que j'ai donné, dans beaucoup de familles distinguées, le goût de la parure, c'est-à-dire de la netteté de la bouche.

Une honte déplacée fait dire à beaucoup de personnes : ma bouche est en trop mauvais état pour oser la montrer à un den-

tiste. Mais à quoi donc servirait l'art, s'il ne devait voir la nature que parée de ses ornements? Dans l'état le plus désespéré, le malade compte encore sur la science de son médecin : ne peut-on pas compter sur la dextérité et l'habileté de son dentiste ?

Je partage en trois classes les différents moyens de se préserver de la carie : ils consistent, 1°. à suivre un régime sain, accompagné de l'exercice du corps; 2°. dans les soins de la propreté, et dans l'inspection la plus rigoureuse et souvent réitérée de ses dents; 3°. à éviter sur cette partie la présence des acides, la trop grande chaleur, le trop grand froid, l'usage des remèdes dangereux, et les efforts inconsidérés.

1°. Une bonne constitution, affermie par une vie réglée et par un exercice suffisant, contribue pour beaucoup à nous donner de belles et bonnes dents; alors la nature, au-dessus de l'art, n'a besoin que d'être dirigée pour leur conservation et leur propreté.

2°. Une propreté bien ordonnée, et l'ins-

pection la plus rigoureuse de ses dents, les préservent de la carie. Ici je crois devoir donner des avis : s'ils sont suivis, et que l'expérience en fasse reconnaître l'utilité, alors mon travail me deviendra agréable.

J'entends par la propreté un soin bien dirigé, et dans lequel il n'entre aucune coutume tenant aux préjugés des générations qui nous ont précédés. Mais quels étaient les préjugés de nos ancêtres sur la conservation des dents?

Ils consistaient à considérer le tartre qui couvre une partie des dents, et quelquefois leur totalité, comme un vernis conservateur qu'il fallait bien se garder d'enlever. Ils se refusaient à l'usage de la brosse, comme nuisible aux dents et aux gencives, quoiqu'elle seule puisse les maintenir en parfaite propreté, ce qui est reconnu par l'usage et appuyé par les plus experts dentistes modernes. Les gencives, naturellement sanguines, et disposées au gonflement, ont besoin qu'on leur oppose ce corps un peu irritant pour les maintenir

fermes, roses, et les exempter du gonflement.

Les préjugés s'étendent principalement sur les choses à employer pour nétoyer les dents. Les uns, à l'imitation de leurs aïeux, se servent du tabac comme étant un anti scorbutique. J'ai observé à ceux qui en font usage qu'on pourrait le remplacer par d'autres préservatifs moins désagréables, et qui n'auraient pas l'inconvénient de donner une teinte jaune aux dents, et à la bouche une odeur rebutante. D'autres emploient du pain brûlé, auquel ils ajoutent soit du sel, soit des cendres, soit enfin du papier brûlé, et cent autres moyens semblables, qui peuvent suffire à quelques personnes, mais dont l'insuffisance est attestée par la grande quantité de celles qui portent des dents sales et gâtées.

Dans un grand nombre de maisons, les tables de toilette sont chargées de fioles contenant des baumes, des élixirs, etc., dont l'inefficacité atteste l'ancienneté et l'ignorance des inventeurs.

Après cette indication des principales erreurs concernant les soins à prendre des dents, je vais donner le régime que je propose pour leur vraie conservation.

D'abord, en se levant, il faut se racler la langue, et ensuite se rincer la bouche avec de l'eau. Après le déjeûner, il faut faire usage de la poudre dentifrice, dont on frotte assez fortement, et dans tous les sens, avec une brosse humide, non seulement les dents, mais aussi les gencives, seul moyen de parvenir à bien nétoyer les premières, et à raffermir les secondes, que l'on garantit ainsi des affections scorbutiques; car une bonne poudre dentifrice doit remplir ces deux objets.

Il faut remarquer que l'usage d'un élixir est souvent indispensable aux personnes dont les gencives sont disposées au gonflement ou à la mollesse.

Après avoir frotté toutes ses dents, plus à la partie externe qu'à l'interne, celle-ci étant moins sujette à se salir, on se rince la bouche à plusieurs reprises. On doit observer de tenir sa brosse bien

propre, de manière qu'après avoir été lavée, elle ne puisse donner aucune teinte à l'eau claire, et qu'elle ne soit pas trop usée. Chaque fois qu'on a cessé de manger, je regarde comme bien important l'usage des cure-dents; ceux de plumes sont préférables aux autres. Leur usage maintient à la bouche sa fraîcheur, en enlevant les particules qui se sont insinuées entre les dents, et dont le séjour engendre la carie par la corruption qu'elles amènent. On ne doit jamais employer de cure-dents de métal, et encore moins des épingles ou autres corps semblables.

Je loue l'usage où l'on est dans quelques pays d'offrir, après le repas, de l'eau tiède aux convives pour se rincer la bouche.

J'entends par faire l'inspection rigoureuse de ses dents, se mettre devant un miroir une fois par semaine au moins, pour regarder toutes ses dents les unes après les autres, passer le cure-dent entre toutes, et les frapper doucement avec un corps dur, pour juger si l'on n'éprouve pas quelqu'impression désagréable qui provien-

drait d'une carie naissante, et dont l'œil n'aurait pu s'apercevoir.

J'ai dit que dans cette occasion l'usage de la lime était, pour enlever la partie gâtée, un excellent moyen curatif.

Je suis souvent parvenu à arrêter les progrès de la carie en employant le cautère actuel (1), et d'autres fois le plomb, l'or ou le platine ; mais ce dernier moyen exige, avant de l'employer, une inspection sévère de la dent et qu'on connaisse le degré d'irritabilité dont elle est susceptible. L'abus qu'on a fait de l'opération du *plombage* a, par beaucoup de non-réussites, détourné bien des personnes de se la faire pratiquer, même dans un cas indispensable. L'ignorance des artistes, et leur promptitude irréfléchie à opérer, ont souvent contribué à retarder les progrès de l'art et à en éloigner les bienfaits.

Je le répète, l'inspection de la bouche une fois par semaine est indispensable.

---

(1) Par cette opération, j'ai souvent calmé de très vives douleurs de dents.

J'éprouve un sentiment pénible quand je vois des personnes porter la négligence jusqu'à ignorer si elles ont des dents gâtées, parce qu'elles n'ont jamais regardé jusque dans le fond de leur bouche. Quand les douleurs surviennent, on fait alors, pour les pallier, tout ce que les conseils des parents, des amis et connaissances, peuvent proposer. Si la crise se passe d'elle-même pendant l'usage de leurs remèdes, on crie au merveilleux; si elle continue, malgré ces remèdes violents et dangereux plutôt que curatifs, alors on appelle un dentiste; on lui dit: Je crois avoir une dent gâtée. Il y regarde, et voit souvent avec douleur plusieurs dents gangrenées, et pour lesquelles il n'existe plus d'autre remède que l'extraction. Autant il me répugne d'enlever une dent qu'on peut conserver et rendre encore utile, autant j'engage à cette opération, afin d'éviter la contagion d'une dent sur l'autre, les personnes qui n'ont plus d'autre moyen de faire cesser les violentes douleurs.

Outre ceux dont j'ai parlé, il est encore

plusieurs moyens conservateurs, mais qu'on ne peut pas généraliser. C'est au dentiste à les adapter au cas qu'on lui présente, en ayant égard au tempérament de la personne qu'il traite, à son âge, et aux maladies dont elle a été ou dont elle est atteinte.

3°. J'ai été fréquemment consulté sur des douleurs qui s'étendaient sur toutes les dents, et même sur les os de la mâchoire, sans qu'il y eût de dents gâtées. Ces douleurs naissent ou de l'usage des acides qui agace le genre nerveux, et donne une secousse désagréable, ou de l'emploi de remèdes violents et dangereux. Une température très froide ou très chaude procure aussi le même effet. J'ai vu des ouvriers de faïenceries ou de verreries, se trouvant toujours, par état, à l'embouchure des fourneaux, ou dans leur intérieur, où ils sont obligés de travailler pour les réparer, tandis que ces fourneaux sont encore très chauds, n'avoir plus une seule dent à trente ans. La même chose arrive aux mineurs, qui habitent sans cesse dans

des lieux souterrains, et respirent continuellement un air froid et humide.

Le premier remède à employer dans ce cas est d'éviter ces températures extrêmes, ou de s'abstenir des acides et des remèdes dangereux, suivant les causes qui ont amené le mal.

J'ai été consulté par des jeunes gens qui, n'ayant pas été faits dès leur enfance à l'habitude de se laver les cheveux avec de l'eau très froide ou de la glace, en ont éprouvé des douleurs vives dans la tête, dans les dents et dans toute la mâchoire. Je leur faisais cesser cette méthode, et le calme se rétablissait chez la plupart. Mais pour quelques-uns, j'ai été obligé de faire poser un vésicatoire ou des sangsues, et ces deux moyens m'ont toujours réussi.

Les efforts que l'on fait avec les dents peuvent être mis au rang des causes qui y nuisent souvent, en procurant leur renversement ou leur fracture. On doit éviter soigneusement de casser avec les dents des corps durs, et de porter des objets pesants.

Ne nous écartons jamais du but de la nature, qui les destine à inciser et broyer les aliments, et à servir de frein à la langue pour faciliter la prononciation.

CHAPITRE V.

Des maladies des gencives. — Dissolution des alvéoles, suivie de l'ébranlement et de la chute des dents. — Moyens d'y remédier.

Tous les auteurs qui ont écrit sur les maladies de la bouche se sont très peu étendus sur la dissolution des alvéoles, suivie de l'ébranlement des dents et de leur chute, ainsi que sur les affections des gencives. Pour le premier cas, ils donnent des moyens curatifs si douloureux, qu'on ne pourrait les proposer sans épouvanter et rebuter le malade, qui ne se prêterait jamais à des opérations aussi violentes.

Comme ces maladies se rencontrent rarement dans le midi de l'Europe, c'est

là sans doute la cause du silence de la plupart des auteurs à cet égard.

Mon séjour en Russie m'ayant fourni souvent l'occasion de traiter cette maladie, j'en ai fait une étude particulière, et suis parvenu à des résultats heureux par des moyens doux.

L'excroissance des gencives, leur gonflement et leur suppuration ont deux causes. La première est la présence du tartre qui les irrite, et y amène ce désordre. Alors les scarifications, le nétoiement des dents, la propreté de la bouche, suffisent pour guérir le mal. La seconde cause naît ou d'affections scorbutiques, ou d'une décomposition dans le sujet. Alors il faut un régime externe, et un régime interne ordonné par un médecin, puisque l'art du dentiste se borne aux maladies de la bouche. Je vais donner deux observations qui indiqueront les moyens que j'ai employés dans ces cas.

Première observation.

Je fus appelé en consultation pour donner mon avis sur les gencives d'un homme de cinquante ans, depuis long-temps valétudinaire. Il les avait au moins triples de leur volume ordinaire, et d'un violet foncé; plusieurs endroits en étaient suppurants, et il en éprouvait des douleurs, surtout en mangeant.

Je m'informai d'abord quel était son genre de nourriture : il me dit qu'il ne mangeait depuis long-temps que de la viande, comme le seul restaurant qui pût le fortifier et le soutenir.

Je l'engageai à changer ce régime (mais peu à peu, pour ne pas déranger ses digestions déjà difficiles), à se mettre à l'usage des soupes à l'oseille, et à manger de cette plante à ses repas, ainsi que de différents légumes et plantes potagères, la saison étant favorable.

Je lui fis poser huit sangsues sur les

gencives, ce qui procura une saignée abondante, et d'un sang très noir.

Je lui prescrivis de mâcher pendant long-temps, sans l'avaler, et quatre fois par jour, un mélange de feuilles d'oseille et de cochléaria ; j'y joignis un gargarisme balsamique et anti-scorbutique. Ces moyens externes réunis, et joints aux remèdes internes ordonnés par le médecin qui le dirigeait, parvinrent après peu de temps à guérir radicalement le malade.

Seconde observation.

Je me trouvai en consultation avec un médecin très distingué qui me chargea, pour la partie externe, de la maladie d'une jeune dame, qui avait plusieurs dents branlantes, par l'effet de la fonte des alvéoles. En pressant ses gencives, je voyais sortir de dessous une suppuration abondante, et elles étaient gonflées, et très sanguines.

Le docteur jugeant que ces effets étaient ceux d'une décomposition et d'un

vice interne qu'il fallait détruire, ordonna des remèdes intérieurs indispensables dans la cure de cette maladie.

Je fis poser à la malade des sangsues sur les gencives ; elles produisirent une forte saignée, qui diminua l'inflammation. Je lui prescrivis de mâcher, plusieurs fois le jour, des feuilles d'oseille, et ajoutai un gargarisme détersif et astringent. Le médecin ordonna un régime de vie doux et sain ; mais ces moyens réunis n'eurent pas un effet bien prompt, parce que la maladie avait fait des progrès alarmants quand nous fûmes appelés.

Trois semaines après notre première visite, je prescrivis de nouveau les sangsues et la continuation de mon régime ; je rendis le gargarisme plus astringent, ce qui procura du mieux sans faire cesser entièrement la suppuration.

Après quelques mois de l'usage de nos ordonnances, qui étaient souvent négligées, nous revîmes la malade, dont la suppuration était de beaucoup diminuée, sans être encore entièrement finie ; mais

nous regardions déjà comme très heureux d'avoir pu arrêter les progrès alarmants du mal.

Voulant employer de nouveaux remèdes pour faire cesser tout-à-fait la suppuration, je fis préparer une poudre impalpable, absorbante et astringente, de laquelle je prescrivis deux frictions chaque jour sur les gencives, à l'endroit où la suppuration avait lieu : ce dernier moyen, avec le régime intérieur, parvint à l'arrêter entièrement.

Je n'ai pu rendre aux alvéoles et aux gencives ce qu'ils avaient perdu, ni par conséquent restituer aux dents leur solidité primitive ; mais j'ai contribué à étouffer les progrès rapides du mal ; j'ai conservé les dents qui n'étaient pas trop dénuées de soutien, et qui toutes étaient menacées d'une chute très prochaine par la contagion de la maladie sur toute la mâchoire.

CHAPITRE VI.

De la sortie des dents de sagesse. — Moyens de raffermir les dents chez les personnes en qui un âge avancé n'a pas contribué à leur ébranlement. — Manière de les soutenir chez les vieillards pour en prolonger la durée.

La sortie des dents de sagesse, à la mâchoire inférieure, engendre quelquefois une douleur dans la bouche, qui étonne d'autant plus que le cas en est assez rare, et qu'il arrive dans un âge de la vie où l'on croit que la dentition ne doit amener aucun mal.

La sortie des deux éminences antérieures des dents de sagesse donne rarement de la douleur; ce n'est que l'apparition des deux éminences postérieures, et celle de la

totalité de la couronne qui en causent. Souvent la dent, gênée dans la place qu'elle doit occuper, fait soulever la gencive, qui se trouve alors froissée et comprimée par les dents de la mâchoire supérieure et par les parties voisines, ce qui amène une grande irritation, qui souvent est accompagnée de suppuration et de fièvre.

L'inflammation et l'irritation sont alors quelquefois telles que j'ai vu des personnes qui ne pouvaient pas ouvrir la bouche. Dans ce cas, on ne peut pas opérer; il faut ramener le calme en baignant la partie malade avec les émollients et les anodins, en appliquant aussi des compresses ou des cataplasmes sur la peau du côté malade, et faire usage des bains de pieds, dont l'eau doit être aiguisée de sel marin, de moutarde en poudre, ou de racines fraîches et râpées de raifort: je préfère ces dernières. Je recommande vivement ce remède, applicable à presque toutes les maladies des dents et de la bouche. On doit éviter d'employer les élixirs, les eaux

spiritueuses, les baumes, qui, loin de calmer l'irritation, l'augmentent.

Quand la maladie n'est pas portée à ce haut période, et qu'on peut voir dans le fond de la bouche, le dentiste peut faciliter la sortie de la dent de sagesse par une incision cruciale faite sur cette dent, et quelquefois même par une amputation d'une partie de la gencive. On applique ensuite la pierre infernale, pour consumer ce qu'on croit nécessaire de retrancher. Il est des cas où ce dernier moyen suffit; c'est au dentiste à en juger dans la circonstance. Quelquefois la dent naissante est tellement au-dessus du volume de la place que la nature lui destine, que je me suis vu forcé d'extraire la dent voisine, pour lui laisser la place nécessaire à son développement et à son accroissement définitif. Mais il faut que l'art ait épuisé toutes ses ressources pour en venir à cet expédient.

Observation.

Un homme de quarante ans vint me consulter sur une douleur très vive qu'il éprouvait des deux côtés de la mâchoire inférieure, et dont le siége semblait être dans le fond de la bouche.

Cette douleur le surprenait d'autant plus qu'il avait toutes les dents de cette mâchoire très saines, et qu'il jouissait d'une parfaite santé.

Je l'examinai, et lui dis que cette douleur était produite par la sortie prochaine de deux dents de sagesse. Il fut doublement étonné, de ce qu'à son âge on fît encore des dents, et de ce qu'on pût éprouver de telles douleurs pour une chose qui arrivait, chez presque tous les individus, sans qu'ils s'en doutassent. Je lui observai que la nature était inconstante dans sa marche pour la sortie des dents de sagesse, et dans les sentiments plus ou moins douloureux qu'elle faisait éprouver. Il me pria de chercher à adoucir le mal cuisant qu'il ressentait.

Je lui fis, sur chaque dent naissante, une profonde incision cruciale; j'y posai la pierre infernale, avec les précautions que nécessite l'endroit; je lui prescrivis un gargarisme émollient et anodin, et des bains de pieds, que son médecin accompagna d'une potion calmante; car le malade n'avait pas dormi depuis trois jours.

Je le revis le lendemain; il avait passé une bonne nuit; l'irritation était considérablement diminuée, et son état s'améliora chaque jour. Quinze jours après, les deux dents de sagesse parurent.

Les dents, quoique non cariées, sont aussi exposées à un ébranlement dont la cause est souvent la malpropreté, et d'autres fois une mauvaise disposition locale. Quand elles vacillent par l'effet de cette première cause, le nétoiement suffit pour leur rendre leur solidité. Dans le second cas, des scarifications bien faites, des frictions souvent répétées avec la brosse et la poudre dentifrice, l'usage d'un élixir fortifiant, leur rendent leur première fermeté.

Quand un accident, une chute, un coup sur une ou plusieurs dents les a ébranlées, et que le sujet est encore jeune, on doit fixer les dents tremblantes aux solides, par le moyen d'un cordonnet de soie ciré (on peut aussi employer une plaque d'or faite et percée convenablement) : par-là, les dents malades sont moins sensibles au choc des autres, ou des aliments, et leur raffermissement est facilité. Si un accident ou l'effet de l'âge procure cet ébranlement à un vieillard, l'appauvrissement des gencives enlève souvent le moyen de raffermir ses dents : on doit alors continuer à les laisser fixées aux voisines, seul moyen d'en prolonger la durée.

CHAPITRE VII.

Des fluxions, et de leur traitement.

Une fluxion a ordinairement pour cause une ou plusieurs dents gâtées. Le mode de traitement de cette maladie demande souvent des remèdes internes pour ramener le calme.

Les dentistes anciens prétendaient que, dès le moment où il y avait indice de fluxion, on ne devait pas chercher à extraire la dent. Je ne suis nullement de leur avis, et j'ai éprouvé que, quand l'inflammation n'est pas portée au point d'empêcher l'application des instruments, le remède par excellence est d'emporter la cause pour faire cesser les effets.

Mais quand un motif empêche de tirer

la dent, on doit la cautériser. Si on ne peut faire ni l'un ni l'autre, on doit employer les calmants, au lieu des irritants et des spiritueux que conseillent souvent ceux qui ont toujours un remède prêt au service de leurs amis.

Je recommande, d'après les succès qu'ils m'ont procurés dans différents traitements de fluxions considérables, les bains, les fumigations émollientes (1), les sangsues, une saignée, une transpiration provoquée à propos, un gargarisme émollient et anodin, les plantes émollientes en cataplasmes, ou sèches avec le camphre, appliquées sur le côté malade, l'usage d'un liniment. Quelquefois les fluxions prennent un caractère bilieux; la langue se charge, la fièvre survient. Alors une mixture purgative fait cesser l'inflammation et les douleurs.

---

(1) Excellent palliatif pour la plupart des maladies de la bouche, il calme les douleurs de dents en diminuant l'irritation, et a le grand avantage de provoquer le sommeil.

Les personnes sujettes aux rhumatismes ont souvent des douleurs, que l'on prend pour une fluxion : le remède est un vésicatoire sur la nuque, on entretient la suppuration quelques jours (1), et on le fait suivre d'un purgatif.

Beaucoup de personnes disent que les fluxions ont un cours dont il faut attendre la fin avec patience, et qu'on ne doit chercher à y apporter aucun remède. Je suis convaincu de la fausseté de ce principe, étant parvenu à calmer, en peu de temps, des douleurs très vives causées par de fortes fluxions.

---

(1) Moyen trop peu usité, et que j'ai employé fréquemment avec le plus grand succès dans plusieurs maladies de la bouche.

CHAPITRE VIII.

Du Charlatanisme, et de son influence sur les progrès de l'art et la conservation des dents.

Les maladies des dents semblent être le principal domaine des empiriques et des gens à opérations merveilleuses ; la crédulité est telle sur leur compte, que beaucoup de personnes les croient inspirés et munis de secrets que la nature n'a dévoilés qu'à eux ; la confiance qu'on leur porte fait toute leur science, et donne seule de la valeur à leurs remèdes sympathiques.

Les personnes qui me vantent leurs moyens curatifs me disent qu'un instant après le travail elles en ont été soulagées :

je suis plus heureux ; car je fais souvent cesser la douleur de dent avant d'entrer dans la chambre du souffrant ; je n'ai besoin que d'être annoncé pour opérer ce miracle, produit par la peur, comme ceux de ces derniers suppôts de la magie le sont par l'imagination et la confiance aveugle qu'on leur accorde.

Mais leur *baguette magique* ou *sympathique* ne pouvant plus trouver autant de dupes qu'anciennement, ils vantent et distribuent des drogues solides ou liquides qui doivent, disent-ils, dans l'instant de leur application, apaiser la douleur, et dont l'effet salutaire, quand il en résulte un tel, est toujours celui de l'imagination, comme dans l'application des sympathiques. Si ces poudres, ces gouttes, ces liqueurs, etc., n'avaient rien de pernicieux pour les dents voisines de celle qui est malade, pour les gencives et l'intérieur de la bouche, je laisserais la crédulité être la dupe du charlatanisme ; mais quand, appelé près d'un malade, je vois souvent une bouche tout ulcérée, les dents voisines

de la dent cariée calcinées et condamnées à une chute prochaine, ne dois-je pas, par devoir, m'élever contre cet usage inconsidéré de livrer sa bouche aux conseils et aux remèdes de gens inspirés par le seul désir de gagner de l'argent, ou d'amis qui veulent faire les officieux en fournissant des remèdes immanquables?

Pourquoi une partie comme la bouche, dont la conservation est si précieuse, est-elle à la merci de gens sans instruction? L'art des uns est de savoir vendre leurs gouttes, leurs élixirs, etc.; les autres, se donnant pour opérateurs, font des démonstrations d'extractions de dents avec une pièce de monnaie, avec la pointe d'une épée, etc. La prévention est telle, qu'il m'a souvent été difficile de prouver le charlatanisme de leurs manœuvres et de leurs discours; et une chose aussi étonnante, c'est que les personnes qui ont été dupes, soit amour-propre, soit entêtement, ne veulent pas convenir qu'elles ont été dupées : leur silence retarde alors les progrès des lumières.

Si, par ces considérations, je puis engager à être plus réservé dans le choix de celui à qui l'on accorde sa confiance, et dans l'emploi des poudres à nétoyer les dents, ou des palliatifs pour en calmer les douleurs, je me flatterai d'avoir été utile.

APPENDICE.

Du perfectionnement des dents artificielles, et des instruments à l'usage du Dentiste.

C'est bien à tort que les anciens dentistes appelaient dents artificielles les pièces de remplissage qu'ils posaient pour occuper les places vides par cause de carie, par suites d'un accident. Il n'y avait point d'art dans leur travail, qui n'offrait pas même souvent la forme d'une dent.

Si l'art du dentiste a beaucoup gagné dans les moyens préservatifs et curatifs, il a encore été plus loin pour réparer les torts de la nature. Quand le dentiste n'a pas été consulté à temps sur des dents cariées, ou qu'il n'a pu arrêter les ravages

de la carie, il répare aujourd'hui les suites du mal d'une manière aussi utile qu'agréable.

Plusieurs perfectionnements partiels ont contribué à assurer ce succès à l'artiste ; le premier, c'est qu'il donne aux dents artificielles une assiette plus convenable sur les gencives, en suivant leurs inégalités ; en second lieu, les substances qu'il emploie imitent mieux la nature, et le travail plus fini et modelé exactement sur la dent ou sur les dents qu'il veut remplacer, met dans l'impossibilité de juger si quelqu'un porte des dents artificielles. La manière de percer et d'assujétir les pièces artificielles est aussi infiniment perfectionnée.

Je n'entrerai pas en lutte ni en concurrence avec plusieurs dentistes, sur la perfection de la composition de la pâte que j'emploie pour faire mes dentiers artificiels; car après de longs travaux, et aidé d'un habile chimiste dans cette partie, j'ai été convaincu de l'impossibilté de trouver une pâte, qui, résistant à la cha-

leur et à l'action de la salive de toutes les bouches, conservât une teinte naturelle. J'ai fait avec ma pâte de beaux dentiers qui flattaient l'œil ; mais cela ne pouvant suffire au but d'utilité qu'on se propose, j'ai cherché à perfectionner le travail des substances animales qui imitent parfaitement la nature, qu'on peut assujétir plus solidement et asseoir plus convenablement sur les gencives.

L'or, le platine, l'argent, l'acier sont altérés dans beaucoup de bouches ; comment espérer qu'une composition minérale puisse y résister ? Cependant je suis disposé à me soumettre à cette découverte (qui ne porte avec elle aucun but d'utilité), si un dentiste peut me faire voir un dentier séjournant depuis six mois dans une bouche sans avoir souffert d'altération, et qui soit parfaitement de la teinte des dents naturelles.

Les dents à pivot sont maintenant si solides qu'elles remplacent la nature dans toutes ses fonctions.

Combien de personnes gémissent sur la

perte de leurs dents, et désireraient s'en faire poser de nouvelles, si elles ne craignaient, disent-elles, la mauvaise odeur qu'elles procurent! Mais l'art aujourd'hui a obvié à cet inconvénient, en mettant les personnes dans la facilité de changer elles-mêmes, et sans le secours du dentiste, les dents artificielles qu'elles portent, et qui sont fixées avec des liens nouveaux, invisibles, exempts de contracter de l'odeur, faciles à renouveler soi-même, et non avec du fil d'or, comme le pratiquaient les anciens artistes. Ce fil avait trois inconvénients : celui de manger les gencives et d'altérer les dents qui servaient d'appui ; ensuite celui de couper les trous pratiqués pour maintenir les pièces artificielles ; et le troisième, qui était très grand, c'était de forcer à avoir recours à un dentiste pour ôter les dents; alors on en retardait le nétoiement, soit par négligence, soit par l'éloignement où l'on se trouvait d'un homme de l'art. Voilà la cause de l'odeur que répandent les dents artificielles ; et il est certain qu'un corps étranger a besoin

de beaucoup de soins pour se maintenir propre et exempt d'odeur dans la bouche: mais ces soins, on peut maintenant s'en charger soi-même, et sans qu'il en résulte de peines. Beaucoup de personnes auxquelles j'ai posé des dents artificielles, et qui suivent le régime de propreté que je leur ai indiqué, ont la bouche très fraîche. Il s'agit de les ôter tous les huit jours une fois, de les bien laver à l'eau simple, et quelquefois avec de l'eau de savon; on les repose de nouveau, et on use à leur égard des mêmes moyens de propreté que j'ai indiqués pour les autres dents.

Les dents à pivot, si elles joignent parfaitement, doivent être ôtées plus rarement; elles ne doivent guère l'être que quand leur ébranlement donne la crainte de les voir tomber.

Le besoin des dents artificielles, pour les personnes qui ont l'habitude d'en porter, est tellement grand, que plusieurs m'ont dit ne pouvoir pas même s'en passer pour se coucher.

La privation des dents, à la partie anté-

rieure de la bouche, offre le spectacle pénible de la destruction de l'individu, et défigure entièrement ; elle entraîne d'ailleurs l'inconvénient de gêner le chant, et de faire siffler en parlant ; souvent même le jeu de la langue envoie de la salive à la figure de celui avec qui l'on converse.

Parmi les personnes qui se rendraient à ces motifs de détermination, il y en a qui craignent tellement un dentiste, qu'elles ne peuvent se persuader qu'il puisse les approcher sans les faire souffrir. La conviction que je donne chaque jour du contraire a réconcilié l'art et l'artiste avec beaucoup de dames très craintives, dont la confiance et la bienveillance adoucissent les sensations pénibles que me fait éprouver quelquefois mon état.

Je n'ai pas parlé ci-dessus de la transplantation de la dent d'une bouche dans une autre bouche. Ce procédé, aussi inhumain qu'il est d'une réussite incertaine, devrait être proscrit du nombre des moyens qu'emploie un art bienfaisant et réparateur.

L'humanité souffrante réclamait depuis long-temps un changement dans les instruments destinés à l'extraction des dents ou des racines. Il s'est opéré, et il est tel qu'on ne croirait jamais, en voyant les instruments anciens et ceux des dentistes modernes, que les uns et les autres peuvent servir aux mêmes usages.

Tout contribuait anciennement à épouvanter le souffrant. Beaucoup d'opérateurs exigeaient qu'il se couchât à terre ; d'autres qu'il s'y assît ; quelques-uns montaient sur une chaise derrière le malade, et le prenaient à peu près entre leurs jambes. Cet appareil ressemblait à celui d'un supplice, et donnait au patient une terreur qui doublait ses maux. Les dentistes eux-mêmes étaient souvent d'un abord grossier et désagréable ; et ceux qui exerçaient étaient aussi peu civilisés que l'art lui-même était peu perfectionné.

Le dentiste moderne est devenu mécanicien : il sait changer la forme d'un instrument dans une circonstance difficile, ou même en inventer un nouveau. Au-

jourd'hui les opérations sont moins longues, moins douloureuses, et moins suivies d'accidents qu'autrefois ; le dentiste n'expose plus les dents saines à un ébranlement, ou même à un renversement, pour en tirer une gâtée. Ces bienfaits sont dus aux instruments nouveaux qui malheureusement ne sont pas encore dans toutes les mains.

Il est des circonstances où le dentiste ne peut apporter de remède au mal que par l'extraction. Cette opération devenant indispensable, c'est à celui qui est chargé de la faire, d'en rendre les apprêts moins effrayants, de donner à l'opéré une position commode, de le rassurer sur ses craintes, et de le délivrer le plus promptement possible.

Un des cas les plus indispensables de l'extraction est celui où une dent, gâtée depuis long-temps, a formé plusieurs dépôts, amenant souvent à leur suite une plaie fistuleuse qui perce quelquefois la joue. Après de très longs traitements pour guérir cette maladie, on est toujours

obligé d'enlever la dent ou la racine dont la présence seule cause tout le mal.

Je pourrais donner plusieurs exemples de cures de cette maladie qui n'ont pu être opérées que par le seul moyen de l'extraction.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Pages.

Pages.